

L'EPEE

Le coup d'épée est le moment suprême de la corrida. Toutes les phases de la lutte concourent à le préparer. C'est, du moins, ce que l'on a coutume de lire dans les auteurs ou d'entendre dire par les vieux aficionados. La réalité n'est peut-être pas aussi absolue.

Le public va au spectacle des taureaux pour s'amuser. Il a pris son plaisir à des moments très divers du jeu tauromachique, avant de s'intéresser à l'estocade. Du temps de l'occupation de l'Espagne par les Arabes, puis tout au long des XVI^e et XVII^e siècles, la mort du taureau avait pour objet essentiel de débarrasser l'arène de l'animal avec lequel on avait joué et que les blessures, très profondes, des lances des cavaliers avaient rendu presque moribond. Le problème était d'achever la bête : on utilisait, dans ce dessein, des demi-lunes destinées à lui trancher les jarrets, au besoin après l'avoir immobilisé par l'attaque d'une meute de mâtins. On la poignardait enfin ou on lui plongeait une lame d'épée dans les flancs. Pour employer un terme de vénerie, on la « servait » un peu à la façon d'un cerf réduit à l'hallali.

Au XVIII^e siècle, une forte réaction se dessina contre l'anarchie et le manque de noblesse qui présidait aux combats de taureaux. Les seigneurs de la cour, qui avaient été, dans le passé, les principaux acteurs et promoteurs de ces fêtes, commencèrent à s'en détourner. La tradition aurait pu s'éteindre là, mais on vit alors apparaître des professionnels, issus des classes populaires les plus modestes. Pour sauver leur art, ils le soumirent à des règles très strictes, qu'ils définirent progressivement. Ainsi, naquit la tauromachie moderne, dont on peut dire que, si elle constitue encore un combat, sa caractéristique principale est, toutefois, le développement d'une escrime élégante au travers de la lutte.

Le premier soin de ces pionniers de l'époque contemporaine semble avoir été de réhabiliter le moment si discuté de la mort du taureau. Dès 1726, les instruments sont mis au point, leur emploi arrêté. Francisco Romero passe pour avoir fixé le modèle d'épée, ainsi que celui de la *muleta*, née du besoin de diriger la tête du taureau à l'instant de l'estocade. Quelques années plus tard, Joaquin Rodriguez « Costillares » invente le *volapié*, suerte dans laquelle on se lance sur le taureau avec l'épée au lieu de le recevoir (esp : *recibir*) sur la pointe de celle-ci. Les bêtes alourdies ou d'une bravoure douteuse peuvent, désormais, être mises à mort comme les autres.

De ce jour, l'estocade est la nouveauté, et la façon dont on l'exécute, en fait l'acte le plus brave de la corrida. C'est elle que le public vient voir et il la juge d'après la façon dont elle est portée, plus que par ses résultats mêmes.

Les caractéristiques requises sont les suivantes :
1°) Le taureau doit être placé dans le terrain approprié, ses pattes d'équerre (esp : *cuadrado*)

afin qu'un déplacement de l'épaule ne vienne pas obturer l'espace intercostal où pénètre la lame, sa tête à demi-baissée pour découvrir le garrot sans être, cependant, en position de cueillir l'homme au passage. Assurément, dans le *recibir*, qui se pratique encore, comme dans les estocades *aguantado*, à un *tiempo* ou *arrancado* assimilables à trois quarts, une moitié ou un quart de *recibir* puisque la bête part la première et franchit trois quarts, la moitié ou le quart du chemin qui la sépare du matador, ces précautions – mise à part celle, toujours essentielle, du choix du terrain – sont superflues. Les coups portés de cette manière seront forcément plus hasardeux et souvent moins précis.

2°) Que le matador s'élançe (*volapié*) ou qu'il attende la charge (*recibir*), il doit attaquer en ligne droite. S'il s'écarte (esp : *echarse fuera*) ou décrit un léger arc de cercle pour tourner la corne comme dans les banderilles (esp : *cuarteo*), il esquive le réel danger. Au surcroît, il s'oblige à frapper en allongeant le bras et perd toute précision dans sa visée.

3°) Le détail essentiel de l'estocade est qu'elle se double d'une passe de muleta d'une exactitude rigoureuse. La main gauche attire la bête et la dirige vers sa sortie (esp : *vaciar*) pendant que la droite, par un croisement des bras (esp : *hacer la cruz*) enfonce simplement l'épée. Ainsi l'homme peut-il passer la corne par une flexion de la ceinture et s'échapper sur le flanc de l'animal. La rencontre est rapide ; chaque temps, strictement mesuré. La moindre erreur expose l'homme à la plus dangereuse des *cogidas*. Une négligence dans l'exécution, voire une pure malchance, est de nature à compromettre le résultat poursuivi. De deux choses l'une, ou l'épée entre sans résistance , ou elle se heurte à un os et il est parfaitement inutile de pousser plus fort. Il faut, dans ce cas, recommencer et avec une difficulté accrue, car le taureau apprend à « se couvrir » en relevant la tête et, suivant l'expression espagnole, « désarme » le matador à chaque nouvelle tentative.

4°) La lame est dirigée exactement sur le sommet du garrot, au ras des vertèbres dorsales pour atteindre le médiastin, région riche en vaisseaux sanguins qui avoisine le cœur. Une hémorragie interne, plus ou moins immédiate, amène la bête soit à s'effondrer après avoir titubé, soit à s'agenouiller pour agoniser. Un aide de la *cuadrilla* l'achève, alors, d'un coup de poignard dans le bulbe : la *puntilla*. Si l'animal tardait à tomber, c'est au matador qu'il appartiendrait de donner ce coup de grâce avec la pointe de l'épée (*descabello*). Il se peut qu'un coup d'épée bien porté ait dévié de quelques centimètres et que son effet soit sensiblement plus lent. Il se peut, tout pareillement, que des estocades de recours, admises seulement dans les cas difficiles, ou d'authentiques trucages comme celui consistant à aveugler le taureau avec la muleta, sans l'attirer à soi, et à planter l'épée au hasard, à corne passée, aient un effet rapide. C'est notamment le fait du *bajonazo*, véritable assassinat perpétré en plaçant l'épée très bas dans le cou de l'animal pour sectionner les poumons et provoquer une abondante hémorragie buccale. Le problème n'étant plus comme autrefois de tuer pour tuer, mais de le faire dans les règles d'un art déterminé, la beauté de l'exécution, avec le danger qu'elle comporte pour l'homme, est le seul critère de valeur. C'est d'après lui que le public approuve ou marque son mécontentement, détail qui ne manque jamais de rester incompréhensible aux personnes assistant pour la première fois à une *corrida*. Il est vrai qu'une longue habitude des courses

permet seule de se faire une opinion exacte de la qualité d'un coup d'épée, tant l'action du matador est rapide et délicate à apprécier dans ses détails. Pendant tout le XIX^e siècle, le principal souci des matadors a été de diriger le combat de façon à trouver leur taureau dans les conditions les plus appropriées à la parfaite réalisation d'un coup d'épée. Dans ce sens, on peut dire effectivement que chaque geste de la corrida était pensé en vue de l'acte final. Les matadors limitaient l'emploi de la muleta à la stricte préparation de l'estocade. Sans se départir d'un souci d'élégance, ils visaient à l'efficacité. On étonnerait beaucoup d'amateurs modernes en leur rappelant qu'une *faena* de Lagartijo – de légendaire mémoire – n'excédait guère sept passes. Un « tueur » comme Mazzantini, non moins célèbre, a fait sa carrière sans savoir pratiquement manier la muleta. La *faena* classique d'Antonio Fuentes, que d'aucuns ont pu voir, comportait une passe naturelle liée à une passe de poitrine, trois fois répétées et, à taureau *cuadré*, il se lançait avec l'épée. Au début du XX^e siècle, la tauromachie traverse une nouvelle étape de démocratisation. Les publics s'élargissent. La capacité des arènes s'accroît : la dernière Plaza de Madrid a vingt-quatre mille places, celle de Mexico cinquante mille. L'estocade constitue-t-elle, pour ces masses récemment venues à la corrida, un attrait suffisant ou leur demeure-t-elle hermétique, entrevue du haut d'un trentième rang d'amphithéâtre ? En fait, elle ne les émeut plus autant. Il leur faut du jeu, beaucoup de jeu, des *quites* de cape dont chacun constitue une véritable petite *faena*, des *faenas* de muleta s'allongeant elles-mêmes jusqu'à une vingtaine de passes et au-delà. Le public réagit désormais comme si était attaché à son billet d'entrée un bon valable pour dix véroniques, six *frentes por detras*, deux passes par le bas et, surtout, quatre hautes, quinze passes en rond, huit *manoletinas*, par taureau. S'il ne les a pas, il s'estime volé. C'est assurément son droit absolu de prendre son plaisir là où il le trouve. L'inconvénient est que peu de taureaux résistent à ce train d'enfer. Ils arrivent à la mort sans la fraîcheur requise pour l'estocade, alourdis et généralement ayant trop appris. La muleta, par un étonnant retour des choses, devient une fin en elle-même et détruit l'effet en vue duquel elle avait été créée : préparer la bête pour la mise à mort. Ce n'était pas au hasard que les matadors du XIX^e siècle contenaient leur jeu dans des limites strictes. Ceux d'aujourd'hui se tirent d'affaire le mieux possible. Ils cherchent un procédé facile pour se débarrasser de leurs adversaires, sans s'exposer à des risques accrus par la prolongation de la *faena* de muleta. Cela les amène souvent à tâtonner, à multiplier les coups d'épée. Deux ou trois lames à peine poussées, puis la « ronde des enterreurs » comme l'on appelle ces passes de cape par lesquelles les hommes de la *cuadrilla* s'efforcent d'épuiser le taureau, et l'on escamote la fin, plus ou moins adroitement, d'une piqûre au bulbe. Ces spectacles navrants développent incontestablement chez le public un désir d'efficacité à tout prix. Le verrait-on autrement réclamer parfois l'oreille sur un *descabello* heureux, recours qui, s'il appartient à la tauromachie, relève tout de même de la pure technique des abattoirs ? L'oreille, on le sait, est la récompense d'une grande estocade. Elle est le rappel symbolique d'une vieille coutume suivant laquelle, à la demande du public, le prix de la viande du taureau était attribué au matador en sus de ses cachets, lorsqu'il avait tué avec un courage

particulier. La générosité qui préside aujourd'hui à la distribution des oreilles est un phénomène tout à fait nouveau. On a même été jusqu'à accorder, dans un ordre progressif, deux oreilles, une queue, une patte ! La *Plaza* de Madrid, dont la tradition est le maintien du sérieux de la corrida, s'oppose fermement à ces excès. On n'y concède jamais qu'une ou deux oreilles. De même, il n'y est pas admis que la musique joue pour accompagner une *faena* de muleta ou la pose de banderilles d'un matador. Les Madrilènes ne sont pas dénués d'enthousiasme, mais ils entendent éviter les abus auxquels prêteraient facilement les soixante courses de leur saison annuelle (esp : *temporada*). Une conséquence de la réglementation de la mise à mort du taureau est la limitation du temps laissé au matador pour y procéder. Dès l'instant où il prend l'épée et la muleta, il dispose en tout de quinze minutes. Le Président regarde alors sa montre. A la dixième minute, il fait donner un avis au matador par une sonnerie de clairons. A la treizième, vient un second avis. A la quinzième, le Président agite un mouchoir vert. (Le Président, pour communiquer ses ordres, dispose d'un triple jeu de mouchoirs qu'il agite du haut de sa loge. Le blanc signale la sortie du taureau et les changements des trois phases ou *tercios* de la corrida. Le rouge est utilisé pour imposer les banderilles spéciales réservées aux *mansos*. Le vert commande la rentrée du taureau au *toril*. Pour la police même de l'arène, le Président dispose de deux *alguaciles* avec lesquels, dans les Plazas modernes, il est relié par un téléphone qui aboutit à l'intérieur des barrières.) Le matador, sous peine d'amende ne doit plus toucher au taureau. Les *cabestros* (bœufs reconnaissables à la grosse cloche qu'ils portent au cou et dont on se sert dans les élevages et dans les corrales à la façon de chiens de berger) emmènent le taureau qui sera achevé dans les coulisses. C'est le plus fort blâme que puisse recevoir un torero et il entraîne pour lui une sérieuse diminution de ses engagements à venir. Au Mexique, les avis se comptent à partir du premier coup d'épée, à la cinquième, septième et neuvième minute, ce qui revient sensiblement au même.

*

* *

Pour éclairer le lecteur sur la diversité des résultats que peut avoir un coup d'épée, voici la qualification espagnole des estocades :

1°) *D'après leur emplacement*

en la cruz : c'est-à-dire à la croix fermée par la ligne des palerons et l'épine dorsale, mais à la gauche (dans le sens où s'élançe le matador) de celle-ci. C'est l'estocade parfaitement placée.

contraria : idem ; mais située sur la droite de l'épine dorsale. Elle est également bonne.

delantera : un peu en avant.

ladeada : idem, et légèrement tombée par rapport à l'épine dorsale.

pescuecera : dans le cou.

trasera ou *pasada* : en arrière de la *cruz*.

caida : tombée à moins de trois doigts de largeur de l'épine dorsale.

golletazo : tombée à plus de trois doigts de l'épine dorsale.

bajonazo : idem, et dans le cou.

2°) D'après leur inclinaison

Bonne : à 45° d'inclinaison environ.

perpendicular : à plus de 45°

tendida : à moins de 45°

envainada : entre cuir et chair.

3°) D'après leur orientation.

recta : droite.

atravesada : déviant fortement sur la droite.

tendenciosa : déviant légèrement sur la droite.

desprendida : « contraria » et déviant légèrement sur la gauche.

ida : légèrement déviée parce que le matador, en poussant l'épée, l'a fait entrer de droit fil et non à plat.

4°) D'après leur profondeur.

entera : lame entièrement entrée.

honda : deux tiers de lame.

media : demi-lame.

corta : un tiers de lame.

pinchazo : la pointe exclusivement engagée.

Seules les estocades *en la cruz*, *contrarias* ou légèrement *delanteras* sont d'un effet assuré, à condition d'être *rectas* ; ou encore les *pasadas* si elles sont plantées très perpendiculaires. La profondeur de l'entrée de la lame ne remédie pas à une mauvaise position de l'épée : une estocade *corta* bien dirigée suffit à coucher le taureau.

Les estocades basses (*caida*, *golletazo*, *bajonazo*) sont également mortelles, mais on les tient pour des assassinats admissibles seulement avec des taureaux offrant de sérieuses difficultés.